

Mobilités et migrations dans les montagnes

Une introduction historique générale

Université de Genève

Je propose ici un exposé assez général sur le phénomène migratoire, en particulier dans le monde alpin. L'accent y sera mis sur la mobilité très forte qui caractérise le mode de vie des populations rurales anciennes. Cela devrait permettre de réévaluer quelque peu l'émigration définitive et lointaine dont on parle beaucoup à propos des Alpes modernes, et de mieux la comprendre.

QUELQUES DÉFINITIONS

Au-delà d'une réalité banale mais fondamentale (le fait de pouvoir se mouvoir, et le fait de se mouvoir), la mobilité évoque, dans un espace et une société donnés, les déplacements individuels qui font l'objet, de la part des démographes,



Pierre Dubuis

des géographes et des sociologues, d'une étude scientifique. Ces chercheurs s'intéressent tout particulièrement aux déplacements répétés plus ou moins régulièrement, et centrés, pour tel individu ou pour telle catégorie d'individus, autour d'un point fixe vers lequel on revient ; l'exemple le plus typique est celui des « pendulaires », qui se déplacent quotidiennement entre leur domicile et leur lieu de travail.

La migration est un type de mobilité. Elle fait l'objet d'une attention particulière en raison de son caractère souvent massif, qui lui donne un impact certain sur l'histoire, l'économie et la société dans les populations qui voient les gens partir ou au contraire arriver. L'émigration et l'immigration sont, avec la natalité et la mortalité, les phénomènes qui déterminent le régime démographique d'une population ; elles sont à ce titre l'objet de mesures précises. La caractéristique principale de la migration par rapport aux autres types de mobilité, c'est son caractère définitif, au moins dans l'intention de ceux qui s'y décident. Elle implique un changement du lieu habituel de résidence. Quant à la distinction entre émigration et immigration, elle résulte simplement du point où se situe l'observateur ; de ce fait, la même personne est tout autant un émigrant qu'un immigrant. Il est évident que les observateurs et le contexte du phénomène peuvent influencer d'une manière importante la perception du phénomène, et donc son appréciation.

DEUX GRANDES MOBILITÉS FONDATRICES

Pendant des milliers d'années, la manière d'exister de nos ancêtres a impliqué une très grande mobilité. C'est évident pour les siècles pendant lesquels ils étaient chasseurs-cueilleurs. Il serait illusoire de se figurer que leur transformation en paysans-éleveurs les a ensuite sédentarisés : leur mobilité n'a fait que changer de nature.

Les premières manifestations de présence humaine dans les Alpes sont les indices ténus laissés par des chasseurs de passage. Ils s'intéressaient à des zones où le lent recul des glaciers avait peu à peu laissé place à une végétation capable de nourrir une faune utile aux humains. On retrouve, dans les abris sous roche où ils passaient la nuit, des traces de ces séjours provisoires, mais répétés, probablement saisonniers.

Ces témoignages racontent un mode de vie économique basé sur d'incessants déplacements à la poursuite des bêtes à chasser et à la recherche d'aliments à cueillir. On peut cependant penser que ces déplacements avaient lieu dans des territoires dont la taille et la nature étaient définies en fonction des besoins à satisfaire. Ainsi pourrait-on imaginer de vastes territoires de chasse, mais des aires de cueillette plus restreintes.

La seconde de ces « mobilités fondatrices » est celle de nos ancêtres les « barbares ». Tout ce que l'on sait de la Préhistoire européenne met en évidence de nombreux et considérables mouvements de population, accompagnés de fascinants métissages culturels. L'aurore de l'histoire médiévale est profondément marquée par le dernier de ces grands mouvements de population : les « invasions barbares ». Grâce à elles, la civilisation européenne repose sur l'union plus ou moins heureuse d'un substrat de cultures indigènes métissées de romanité, avec des cultures germaniques elles-mêmes fort diverses les unes des autres.

Sur un tout autre plan, on n'oubliera pas que l'imaginaire alpin et les légendes qu'il a produites font une place notable à ce type de migrations, qu'il s'agisse, pour se limiter au Valais, des Huns d'Anniviers ou des Sarrasins d'Isérables. On pourrait à bien des égards leur associer le « peuple des Walser ».

UNE OMNIPRÉSENTE MOBILITÉ DANS LE MONDE ALPIN « TRADITIONNEL »

A l'origine de la vie économique, il y a donc les mobilités inhérentes à la vie des chasseurs-cueilleurs. On établit volontiers un contraste entre ce mode de vie et celui des premiers paysans. Les héros de la « révolution néolithique » ont en effet remplacé la chasse par l'élevage et les cueillettes par la culture des végétaux. Ce nouveau mode de vie se met en place, dans nos régions, il y a plus de six millénaires, et il y perdure jusqu'au début du XX^e siècle, à peu près identique à lui-même dans ses grandes structures.

DES PAYSANS ET DES ÉLEVEURS EN PERPÉTUEL MOUVEMENT

Ce nouveau mode de vie a permis la sédentarisation des populations, dans ce sens qu'elles peuvent désormais organiser la vie économique autour de points de peuplement stables. On ne doit cependant pas négliger un autre fait, tout aussi fondamental : dans ce nouveau système, la sédentarité d'une population ne peut exister qu'au prix d'une grande mobilité des individus et des groupes qui la composent, à l'intérieur de l'espace limité d'où ils tirent leur vivre.

Mobilités de l'élevage

La mobilité la plus visible dans ce domaine est celle de l'élevage et de ses transhumances aux destinations plus ou moins lointaines. Elle constitue la réponse à une combinaison de contraintes biologiques élémentaires : d'une part, le bétail doit être nourri toute l'année, et, d'autre part, le cycle de vie de l'herbe nourricière

ne dure qu'une partie de l'année. A ce problème général, les économies alpines ont trouvé les solutions suivantes.

Durant la bonne saison, les bêtes consomment directement l'herbe fraîche, et on tâche de le faire le plus longtemps possible en jouant sur le décalage de la maturité des herbes en fonction de l'altitude. Les troupeaux « suivent » donc l'herbe en de savants déplacements saisonniers : au printemps, ils broutent autour des villages, montent ensuite aux « mayens » puis aux alpages ; ils en redescendent à la fin de l'été, refont une étape aux « mayens » et regagnent enfin les villages à la fin de l'automne. Pendant qu'une partie des gens s'occupent des bêtes (en particulier pendant le passage aux « mayens »), d'autres récoltent l'herbe de fauche qu'ils ont attentivement cultivée (irrigation et fumure), pour constituer les réserves destinées à l'alimentation hivernale des bêtes.

Celle-ci se pratique de deux manières. Dans le premier cas, le foin est concentré au village après sa récolte ; il sera donc à proximité du bétail revenu passer l'hiver au village. Les déplacements sont intenses en été (transport du foin), mais réduits au minimum en hiver. Dans l'autre cas, le plus fréquent, le foin est stocké dans plusieurs granges ou parts de grange que l'éleveur possède dans les différentes zones d'herbage. De cette manière, les déplacements estivaux sont peu de chose. Durant l'hiver, en revanche, le bétail familial fait le pèlerinage de ces granges, les vidant l'une après l'autre de leur foin. Les propriétaires, les femmes en particulier, se déplacent plusieurs fois par jour entre le village et le lieu de stabulation, pour traire et soigner les bêtes.

Mobilités de l'agriculture

Cet impressionnant ensemble de mobilités ne doit cependant pas faire oublier celles qui sont liées à la culture des végétaux destinés à l'alimentation humaine. En raison de sa configuration, le milieu dans lequel les paysans alpins ont installé leurs cultures offre, selon l'altitude et l'orientation, des potentialités fort diversifiées ; parallèlement, il existe souvent dans ce terroir plusieurs zones aux talents identiques. De ce fait, les paysans tendent à disperser leurs parcelles, de manière à profiter au mieux de ce que chaque zone offre aux plantes cultivées, et aussi de façon à répartir les risques ; de plus, les transactions immobilières contribuent encore à la dispersion des parcelles familiales. Ces avantages biologiques et ces choix économiques ont à nouveau pour prix une très grande intensité des déplacements entre le lieu d'habitation et les champs, les prairies de fauche, les jardins et les vignes.

Mobilités de la vie sociale

Il est probable que, dès la mise en place de ce système économique, la mobilité individuelle et collective autour d'un point central de ralliement a eu une

influence d'ensemble sur l'expression géographique des pratiques sociales. Quoi qu'il en soit, tout cela est bien visible au Moyen Age central, avec l'invention de la paroisse et de la seigneurie, deux formes d'organisation qui ont survécu jusqu'à ce jour.

Ces deux cadres de la vie sociale ont en effet au moins deux caractéristiques communes importantes pour notre propos : elles sont centrées sur un lieu précis (la résidence du seigneur ou de son représentant ; l'église paroissiale et son cimetière) ; un certain nombre d'activités doivent se dérouler dans ces lieux centraux. C'est là, dans la seigneurie, qu'ont lieu les versements de redevances, les assises du tribunal, les montres d'armes, mais aussi le marché et la foire. Et, dans le cadre paroissial, l'église ou le cimetière voient se dérouler les moments principaux de la vie religieuse individuelle et collective, ainsi que, souvent, les grands moments de la communauté villageoise.

Une telle organisation géographique se traduit à chaque fois en déplacements fréquents, qui affectent des domaines aussi fondamentaux que la vie religieuse, la justice ou le commerce. Ils viennent s'ajouter à un ensemble que nous savons déjà lourdement chargé.

Le poids de ces déplacements supplémentaires est bien réel. Comment par exemple expliquer autrement le fait que le monopole judiciaire et commercial des centres de seigneurie ait été, depuis la fin du XIII^e siècle, contesté vigoureusement et efficacement dans les montagnes du Comté de Savoie ? De même, c'est bien le caractère dangereux et fastidieux des trajets vers l'église qui justifie, depuis la fin du Moyen Age, les demandes de scission des grandes paroisses montagnardes en unités plus petites.

DES MÉTIERS ET DES CONDITIONS À HAUTE MOBILITÉ

A côté des mobilités inhérentes à la vie des éleveurs-paysans des montagnes et d'ailleurs, d'autres, qui ne sont pas spécifiquement rurales, sont liées à l'exercice de certains métiers, ainsi qu'à certaines conditions, provisoires ou définitives.

Artisans et artistes en errance organisée

On observe aussi dans les sociétés alpines du Moyen Age et de l'Ancien Régime la mobilité, rurale aussi bien qu'urbaine, des artisans et des artistes.

Certes, les artisans qui vivent d'une clientèle locale stable et fournie n'ont pas besoin d'être plus mobiles que le reste des gens. C'est le cas des métiers de l'alimentation, du vêtement courant et des métaux ordinaires, mais aussi celui des personnes qui, comme les notaires ou les prêteurs d'argent, travaillent dans le secteur tertiaire.

Pour d'autres en revanche, le voyage est une condition *sine qua non* de la profession. A cette catégorie appartiennent évidemment toutes sortes de petits commerçants ambulants. Il est aussi des professions techniques qui requièrent le mouvement, d'abord pour apprendre auprès de maîtres rares et lointains, puis pour se constituer une clientèle suffisamment étoffée : maçons, fondeurs de cloches, constructeurs de grosses horloges ou facteurs d'orgues. Il faut enfin intégrer ces musiciens, sculpteurs, peintres ou orfèvres qui vont de villes en cours et d'églises en monastères pour offrir leur savoir-faire.

Les mobilités de ce type sont très souvent saisonnières. Certaines activités, celle des bâtisseurs par exemple, se prêtent mieux à telle saison. De plus, pour beaucoup de ces gens, l'itinérance professionnelle est directement liée à la vie économique et sociale de leur communauté d'attache. En effet, il s'agit pour eux, pendant l'hiver, de diminuer un peu le nombre des bouches à nourrir et de ramener quelque argent. Il arrive que ces migrations professionnelles prennent des dimensions extrêmes, comme celle des maîtres maçons de Lombardie, qu'on retrouve un peu partout en Europe, jusqu'en Russie.

Voyageurs

Je n'insisterai sur le personnage du voyageur dans les périodes qui nous occupent que pour rappeler le peu de valeur de l'idée selon laquelle nos ancêtres se déplaçaient peu. Tout ce qu'on a dit jusqu'ici démontre le contraire. Cependant, m'objectera-t-on, ces déplacements de bergers vers l'alpage et de paysans vers leur champ, de fidèles se rendant à l'église ou d'artisans en quête d'emploi ne sont pas vraiment des voyages.

Peut-être, mais, dans un contexte de voyage difficile et lent, souvent pédestre, les grandes distances ne sont évidemment pas celles que nous permet l'avion. Quel dépaysement cependant que de se trouver à Aoste ou à Genève pour qui, entre XIII^e et XVIII^e siècle, ne sortait jamais de son Entremont ou de sa Valpelline !

De plus, les occasions de voyager loin existent bel et bien. Le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, à Rome, voire en Terre-Sainte est recommandé par l'Eglise et les documents alpins révèlent par dizaines des personnes qui prenaient le risque de ces grands voyages. On ne peut pas non plus négliger les voyages de la guerre. Les sujets mâles du comte de Savoie y étaient assez fréquemment conviés à la fin du Moyen Age ; ils ont été, pendant l'Ancien Régime, l'occupation principale de nombreux soldats mercenaires.

Pauvres errants

Revenons un instant à la mobilité sur laquelle repose la sédentarité des paysans « traditionnels » des Alpes. Tout inlassablement mobiles qu'ils soient, leur tournure

d'esprit semble solidement articulée autour de la maison et des terres censées permettre de nourrir la maisonnée, et autour des moyens de faire durer cette assise domestique et foncière. Or la stabilité, la capacité à « tenir feu » et à maintenir son rang dans la société du village, impliquent une aisance foncière certaine et une continuité de la démographie familiale. C'est dire que dans les temps de crise économique et démographique, tout cela peut être gravement remis en question.

Ces familles peuvent alors, à la suite de la mort du chef et d'autres membres de la maisonnée, connaître une forme de mobilité qu'ils doivent craindre, parce qu'elle expose un échec aux yeux de tous : quérir au hasard des chemins un pain donné par charité ou gagné contre quelque menu travail. Il en va de même pour les familles qui ne parviennent pas à entretenir, comme elles le devraient, leurs orphelins, leurs vieillards, leurs infirmes et leurs malades : ceux-ci se retrouvent, au vu de tous, sur les chemins ou à l'hospice. En fait, l'errance des pauvres est fortement présente dans les documents de nos régions entre le XIV^e et le XVIII^e siècle.

Des campagnes à la ville

Le Tiers-Monde d'aujourd'hui connaît bien l'exode des paysans vers la ville, ce lieu qui proposerait toutes les chances de commencer une nouvelle vie. L'Europe a elle aussi connu cela pendant de longs siècles, en particulier dans le cadre de l'essor urbain médiéval, dès le XII^e siècle surtout. Qu'il s'agisse de villes anciennes réactivées ou de villes nouvelles que leurs maîtres s'efforcent de peupler, ce sont des paysans qui les ont remplies, venus pour la plupart des campagnes proches. Cela vaut aussi bien pour Londres ou Paris que pour Aoste ou Sion, Villeneuve-de-Châtelargent ou Saillon. Le temps des crises économiques et démographiques de la fin du Moyen Age est aussi un grand moment de ce phénomène.

Ce mouvement structurel de longue durée a quelques conséquences sociales importantes. Les individus partis vers la ville sont plus ou moins marqués par le déracinement et par l'effort de se réintégrer. Si leur départ offre dans l'immédiat un certain soulagement aux populations de départ, il représente aussi pour elles un appauvrissement, surtout si ce sont les plus inventifs et les plus audacieux qui s'en vont. Enfin, pour les villes réceptrices, cet afflux satisfait bien sûr un besoin démographique très concret, mais il engendre aussi toutes sortes de problèmes, notamment ceux qui découlent des difficultés et des échecs vécus par les immigrés.

QUITTER LES ALPES

On a jusqu'ici examiné les formes de mobilité qui font partie du quotidien montagnard. J'évoquerai maintenant brièvement l'émigration définitive et parfois massive qui a touché les Alpes aux XIX^e et XX^e siècles.

Pour comprendre correctement ce phénomène, il convient de le replacer dans son contexte démographique, dans la moyenne et dans la courte durée. Après plusieurs siècles de lente croissance entre le XI^e et le début du XIV^e siècle, les effectifs humains ont, dans les Alpes aussi bien qu'ailleurs en Europe, diminué de moitié environ pendant le siècle qui s'étire de 1350 à 1450. La diminution de la pression démographique qui en a résulté a permis, dans les Alpes, une modification du système économique : l'élevage à but commercial des bovins s'est développé, à l'instigation de paysans aisés et chanceux, sans pour autant détrôner les céréales. Dès la seconde moitié du XV^e siècle et durant une bonne partie de l'Ancien Régime, les effectifs humains ont recommencé à croître fortement. Cette croissance a cependant eu lieu dans un contexte économique modifié et dans un terroir devenu moins apte à nourrir une population nombreuse. Différentes solutions ont été mises en œuvre pour résoudre ce problème. Les uns jouent sur les techniques agraires (mise en culture de nouveaux terrains, amélioration des rendements et cultures nouvelles). D'autres comptent sur la diminution du nombre des naissances et surtout sur l'émigration, temporaire ou définitive (service militaire étranger et émigration professionnelle saisonnière).

Un autre phénomène démographique, tout à fait classique lui aussi, frappe les Alpes au XIX^e siècle, plutôt dans sa seconde moitié : la « transition démographique ». De quoi s'agit-il ? Pour différentes raisons, la mortalité s'est mise à diminuer, celle des très jeunes enfants en particulier. Avant qu'on s'en rende compte et qu'on cherche à réajuster le niveau de la natalité, la population connaît une phase de transition qui voit le développement de familles riches de trop d'enfants pour que les ressources domestiques suffisent à les nourrir. L'émigration, organisée vers l'Amérique ou, plus près, vers l'Afrique du Nord, permettra de résoudre ce problème. A côté de ces causes démographiques et économiques, qui paraissent bien principales, on peut cependant invoquer aussi une certaine modernisation des esprits, qui tend à rendre moins supportables les contraintes de la vie communautaire villageoises, de la vie politique locale, voire de la vie religieuse.

Le mouvement migratoire qui résulte de cet ensemble de causes est massif et il aboutit à la constitution outre-mer de véritables colonies de Valaisans, de Valdôtains et d'autres Alpicoles. Cette émigration est dans la plupart des cas définitive et organisée comme telle par ceux qui partent. Pendant un certain temps, un lien ténu subsiste grâce à la correspondance, mais bien vite le cordon est coupé par la force des choses.

TROIS PROBLÈMES À EXPLORER

Les historiens et le public manifestent un intérêt certain pour les mobilités et, dans nos régions, pour l'émigration alpine. C'est heureux, mais il reste encore

bien des questions intéressantes et des angles d'observation capables d'apporter des éclairages imprévus. Voici, parmi beaucoup d'autres, trois pistes qu'il vaudrait la peine de suivre.

MOBILITÉ, MIGRATIONS ET SAVOIRS

Les émigrants temporaires contribuent à la vie économique de leur coin de pays par leur absence, qui allège la pression hivernale sur les ressources, et par l'argent qu'ils ramènent dans leurs familles. Il existe encore un autre apport, certes moins visible et donc plus difficile à étudier : ces gens rapportent de leurs pérégrinations toutes sortes de connaissances sur les lieux de leur séjour, sur les gens rencontrés et sur des savoir-faire. Leur expérience personnelle s'enrichit donc à chaque fois de ce qu'ils ont vécu pendant les mois d'absence. On peut imaginer aussi que ces voyageurs aimaient raconter, et qu'on aimait les entendre ; jusqu'à un certain point, leur expérience particulière a donc pu servir à d'autres.

Quant à ceux qui sont partis définitivement, il leur arrive d'écrire à leur famille restée au pays, et parfois d'entretenir avec elle des correspondances régulières et soutenues ; ils racontent leur expérience, comparent avec ce qu'ils ont connu « avant » et diffusent toutes sortes de connaissances dans leur monde d'origine.

Tout cela représente probablement un apport culturel (au sens large du terme) considérable, qu'il faudrait explorer, à condition de dénicher la documentation pertinente et de l'exploiter.

CEUX QUI RESTENT, OU LA TRACE EN CREUX DE L'ÉMIGRATION

Qu'elle soit provisoire, saisonnière ou encore définitive, la migration pose toutes sortes de problèmes à la communauté de départ. Or on se contente en général de voir cette dernière comme le siège des facteurs déclenchants de l'émigration.

Dans les communautés villageoises d'où part le migrant saisonnier, et en particulier dans sa famille, l'absence se marque très concrètement sous la forme d'un déficit en moyens humains, mais aussi sous la forme d'un manque affectif et éducatif. La nature et l'importance du manque dépendent probablement en partie de la qualité et du rôle que la personne absente joue dans son milieu d'attache ordinaire.

L'émigration définitive pose des problèmes différents, qui, passé le temps des séparations familiales, affectent plutôt l'ensemble de la communauté villageoise et même régionale : déficit démographique, fiscal et social.

Dans ce domaine de la recherche sur l'émigration, l'interprétation correcte des données implique une démarche prudente. Il faut soigneusement établir, à court et

moyen terme, la balance entre les aspects négatifs et les avantages des départs. En le faisant, il faut cependant prendre garde à bien faire la part des sentiments individuels des uns et des autres, et celle de l'intérêt familial et collectif.

MÉMOIRE ET IMAGINAIRE

La mobilité quotidienne, la migration saisonnière et l'émigration définitive sont toutes inscrites jusqu'à un certain point dans les logiques de fonctionnement normales des sociétés alpines anciennes. Par conséquent, il n'est pas certain que la mémoire collective soit très riche et ancienne à propos de ces phénomènes. On doit surtout compter sur les traces conservées dans les archives ou laissées dans certains témoins de la culture matérielle.

Passés les premiers temps suivant le départ et quelques échanges de lettres, la mémoire de l'émigration définitive semble s'être rapidement affaiblie et troublée. Elle est maintenant réactivée par toutes sortes de recherches généalogiques ou plus spécifiquement par des entreprises consacrées à retrouver, par exemple, « nos cousins d'Amérique », et, réciproquement, « nos cousins du Valais » ou d'ailleurs. Que valent ces réactivations, quelle y est la part de l'embellissement ou, au contraire, celle de la dramatisation ? Il serait intéressant de comparer ce que les sources anciennes nous disent et la manière dont on se représente les choses aujourd'hui.

BILAN : DES LOGIQUES DE LA MOBILITÉ

Nous avons fait un tour très sommaire des différents problèmes que posent la mobilité et les migrations dans les sociétés alpines, de la Préhistoire au XIX^e siècle. Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'importance énorme de la mobilité dans le monde alpin « traditionnel ». Il y a de quoi réfléchir, dans la mesure où cela tranche avec l'idée reçue selon laquelle les populations anciennes auraient été stables et bien assises dans leur coin de vallée. De même, cette observation est difficile à concilier avec l'idée de vallées fermées sur elles-mêmes et autosuffisantes, et avec la vision d'Alpes isolées au milieu de l'Europe.

En fait, la mobilité, sous les différentes formes qu'on a dégagées, est une composante nécessaire des activités agro-pastorales conduites en montagne depuis le Néolithique, de l'organisation de la société et de l'exercice du pouvoir. Il arrive aussi que les conjonctures démographiques et économiques contraignent les gens à bouger. L'étude des mobilités est ainsi capable d'apporter des éclairages puissants et pertinents sur les profondeurs des sociétés alpines et sur les secrets de leur fonctionnement, et cela dans la longue durée de leur histoire.

Pierre Dubuis